

Supplément au SOP n° 257, avril 2001

**POUVOIR ÉCONOMIQUE
ET LIBERTÉ SPIRITUELLE**

Exposé présenté par le père Henri de FRANCE,
prêtre de la paroisse Saints-Côme-et-Damien
à Avignon (Vaucluse),
ancien maître de conférences
à la Faculté d'économie de Grenoble (Isère)

(Avignon, 20 janvier 2001)

Document 257.A

POUVOIR ÉCONOMIQUE ET LIBERTÉ SPIRITUELLE

Nous partirons de la phrase clé prononcée par un personnage de Bernanos, reprise plus tard par Emmanuel Mounier : « On ne fait pas au spirituel sa part » (Emmanuel Mounier, *L'espoir des désespérés*). Elle exprime très bien la perspective dans laquelle s'inscrit la réflexion ici proposée. Le spirituel ne représente pas une tranche de la vie, à laquelle d'autres tranches viendraient s'ajouter pour constituer par simple addition une existence humaine. Le spirituel est fait pour animer, orienter, pénétrer l'ensemble des activités des hommes sur la terre. Rappelons-nous ce que dit saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Co 10,31). On le voit, et il est important de le souligner au passage : le spirituel ne s'identifie pas au religieux. [...]

Nous poserons tout d'abord la question de la liberté spirituelle. Quant au pouvoir économique, nous l'évoquerons en deux temps. La question se pose déjà au niveau de l'économie telle qu'on l'enseigne, car le savoir, toujours, confère un pouvoir, et les économistes sont devenus de nos jours les scribes les plus influents. Nous traiterons ensuite de l'économie telle qu'on la pratique dans notre monde. La question du pouvoir se pose à ce niveau dans des termes de plus en plus redoutables, compte tenu du poids des puissances qui interviennent et de l'importance des enjeux.

La liberté spirituelle

Il y a aujourd'hui beaucoup de confusions et de malentendus autour de ce terme de liberté. Nos contemporains expriment une forte demande de liberté : liberté de consommer ce qu'on veut, quand on veut, en matière alimentaire notamment (foin des contraintes de la saison et du climat !) ; liberté de se déplacer (en 1999, pour la première fois, le transport a dépassé l'alimentation dans le budget des ménages) ; liberté de communiquer, par Internet, avec des correspondants situés dans le monde entier (quitte à ignorer son voisin de palier !).

D'une manière générale, cette demande de liberté peut se résumer dans une volonté d'échapper, par l'artifice, aux contraintes de la nature. On trouve derrière cela une conception naïve de la science et du progrès, qui sont censés devoir balayer les vieilles superstitions et supprimer les vieilles contraintes : « En 2001, on ne va tout de même pas croire que... » ; du passé faisons table rase ! Dans cette perspective, le christianisme apparaît comme une somme de pratiques pesantes, une masse d'obligations, le lieu du « il faut », dont il importe avant tout de se libérer.

En fait, on n'a jamais été moins libre qu'aujourd'hui. Ce n'est pas encore *Big Brother*, mais on n'en est pas moins surveillé étroitement de nos jours par l'intermédiaire des ordinateurs, des cartes de crédit, des caméras, des micros. Les banques suivent attentivement les mouvements de nos comptes, car notre argent les intéresse. Les établissements publics ne se contentent

plus d'encaisser nos règlements, ils épluchent nos variations de consommation (dans une lettre d'EDF reçue l'été dernier, on pouvait lire : « Vos habitudes ont sans doute changé... »). On perd le droit au silence ; dans les autobus, à cause de la musique diffusée par les haut-parleurs et qu'on subit, ne l'ayant pas choisie ; et dans les trains à cause des téléphones portables (« je suis dans le train »). Nous sommes sans cesse sollicités pour dépenser (hors du foyer, par la publicité omniprésente ; par téléphone, à l'intérieur du foyer. Il y a intrusion du business dans l'intimité de la maison ; en fait, il n'y a plus de sanctuaire).

Le briseur de liens

Le christianisme se présente comme une proposition d'acheminement vers la liberté. Il s'agit là non d'une liberté tout extérieure ou matérielle, mais de la liberté intérieure. Pour bien comprendre ce dont il s'agit, nous prendrons deux citations de l'Évangile selon saint Jean : « Le vent souffle où il veut. Tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn 3). On voit ici le lien établi entre vie spirituelle (vie selon l'Esprit) et liberté (libre comme le vent...). « Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité, et le vent vous rendra libres... » (Jn 8). Ici (ce n'est pas surprenant), les auditeurs de Jésus ne comprennent pas, n'ayant en vue que la liberté extérieure. Vexés, ils répondent : nous n'avons pas besoin d'être libérés. Nous sommes déjà libres, n'ayant jamais été esclaves de personne... On le voit, le malentendu sur le sens des mots ne date pas d'aujourd'hui.

Précisément, la liberté intérieure n'est pas donnée au départ, il s'agit de marcher vers elle. Nous avons bel et bien besoin d'être libérés. Rappelons-nous la dernière demande du Notre Père : « délivre-nous du Malin... » À la question « Pourquoi Notre Seigneur Jésus-Christ est-il venu sur la terre ? », une réponse s'impose clairement : c'est pour libérer les gens, pour nous libérer... Il est vraiment le briseur de liens, comme le montre l'icône de Pâques représentant la descente du Christ aux enfers...

Nous libérer de quoi ? Du règne de la convoitise. « C'est par la convoitise que le péché est venu dans le monde, et par le péché la mort... ». Ces mots de saint Paul nous donnent le sens du jeûne. On ne jeûne pas parce qu'il faut jeûner, mais pour expérimenter de façon directe que l'homme ne vit pas seulement de pain ; pour acquérir le sens d'une distance juste avec les choses, au lieu de se jeter sur elles (et cela nous permettra d'avoir aussi une distance juste avec les gens...), pour manifester que l'homme n'est pas un prédateur sur la terre, devant absolument se nourrir de viande tous les jours de l'année. Les animaux ont parfois senti chez des saints ce retour à la relation pacifique homme-nature qui existait avant la chute. Quand Jésus jeûnait dans le désert, nous dit l'évangéliste Marc, « il était au milieu des bêtes sauvages... ».

Et puis, il y a un temps pour tout. Il y a un temps pour jeûner, et il y a un temps pour faire des repas qui soient des chefs-d'œuvre, qui transforment en profondeur les convives. Renvoyons à ce sujet au film *Le festin de Babette*, qui montre sans phrases inutiles ce que nous entendons par là. En ce sens, on peut dire que la « macdonaldisation » de l'alimentation correspond à une régression spirituelle.

La vraie liberté suppose la libération

Que faut-il alors entendre par « liberté spirituelle » ? Tout d'abord, la liberté à l'égard des personnes. Quand quelqu'un est libre on respire auprès de lui, car il ne cherche pas à nous posséder. Quelquefois l'affection apparaît comme une chape de plomb, cela peut être le fait du père, de la mère, du frère (en milieu méditerranéen), de l'époux, de l'épouse, du prêtre... On a envie de dire : laissez-le vivre ! Ensuite, la liberté à l'égard des choses. Elle est résistance à la

volonté de posséder, celle-ci risquant d'apparaître, si l'on n'y prend pas garde, comme une nécessité vitale (je possède, donc je suis). Cela implique liberté d'avoir ou de ne pas avoir la télévision, de la brancher ou non, d'avoir ou de ne pas avoir un téléphone portable... D'une manière générale, il s'agit de la liberté vis-à-vis du « il faut ». Enfin, la liberté à l'égard du pouvoir : je commande, donc je suis.

La vraie liberté suppose la libération. Cette libération implique à son tour un combat ascétique, la lutte dont a parlé Rimbaud dans *Une saison en enfer* (« le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes... »). Mieux vaut tout de même savoir que cette lutte se livre dans les cadres de la vie du vieil homme pêcheur. La conversion est alors marche vers son enfance, qui n'est pas derrière soi mais devant. « On met longtemps à devenir jeune », a dit Pablo Picasso. Et il est vrai que les vieux moines ont parfois un regard d'enfant...

En dehors de cette libération, il ne s'agit que d'une liberté extérieure toute factice, et Dieu sera remplacé par une idole. C'est le moment de rappeler la parole de Jérémie : « Vous m'avez abandonné, moi la source d'eau vive, et vous vous creusez des citernes lézardées, qui ne tiennent pas l'eau... ». D'autant plus qu'aujourd'hui ces idoles sont cautionnées par les économistes, ceux-ci passant pour les sorciers, gourous ou messies de notre temps. Voir le titre récent d'un hebdomadaire, présentant Alan Greenspan, le président de la Réserve fédérale des États-Unis, comme le « Messie de la Bourse ». Pas moins. D'où l'importance capitale de l'exercice du discernement.

Le discernement spirituel peut s'exercer dans l'économie

Le mot économie vient du grec *oikos* qui signifie maison. Quant au verbe *oikonomēō*, il signifie distribuer, dispenser, organiser, ou bien encore garder un troupeau. On a là le sens du mot économie dans la société agricole et pastorale dans laquelle il a été forgé. On se doute qu'aujourd'hui il s'agit de tout autre chose. Comme annoncé ci-dessus, notre analyse de l'économie – envisagée d'un point de vue spirituel – se dédoublera en deux sous-questions : Comment enseigne-t-on aujourd'hui la discipline qui porte ce nom ? Comment la pratique-t-on ?

L'économie en tant que discipline existe depuis deux cent cinquante ans environ. Des courants différents sont apparus au cours de cette histoire, utilisant des approches et des instruments d'analyse irréductibles les uns aux autres. Des tournants ont été pris, qui sont apparus parfois comme de véritables changements de direction. Sans vouloir faire un cours d'analyse économique, on peut évoquer brièvement les principales mutations.

Tout d'abord, au moment où se forme notre discipline, vers 1750, on trouve une économie d'inspiration biologique. Elle est centrée sur la notion de reproduction de tous les éléments qui rendent la production possible, y compris les facteurs naturels.

Vers 1820, s'impose une conception qui met au centre la production, envisagée au niveau national et impliquant l'intervention de divers groupes sociaux aux intérêts antagonistes. La notion de reproduction ne s'applique plus qu'aux éléments que l'on peut acquérir sur le marché, les facultés originelles du sol étant présentées comme « inépuisables ». Du moins cette économie, qui n'écarte pas le long terme, promeut-elle une certaine forme d'ascèse, à travers l'idée que chaque génération doit épargner – en vue de constituer un « produit net » destiné à préparer l'avenir.

A partir de 1870, une nouvelle conception va se faire jour. Les individus (qualifiés d'agents économiques) et leurs besoins sont placés au centre de l'analyse. De ce fait, la demande de consommation va prendre la première place, les besoins sont présentés comme « illimités ». Les deux notions économiques clés sont celles d'utilité et de rareté. On va donc enseigner aux hommes, même quand ils vivent dans l'abondance, qu'ils sont néanmoins insérés dans un univers de rareté. Et c'est le rapport des hommes aux choses (les « biens ») qui devient fondamental.

Dans ces conditions, l'économie devient une « leçon de choses ». Ce paquet de biens-ci (1 unité de nourriture, 6 unités de vêtement) vous offre la même utilité que celui-là (4 unités de nourriture, 1,5 unité de vêtement). On peut alors tracer une courbe d'indifférence. Toute la micro-économie en découle. À ce niveau, déjà, le discernement spirituel peut s'exercer. En effet, la séquence « besoins-utilité-rareté » résume toute une conception du monde, et son adoption par les économistes contribue à la transformer en norme pour la vie sociale. C'est ce « monde tout entier consacré à la production de l'utile » qu'évoquait Claudel (*Le père humilié*).

La question « À quoi ça sert ? » ne pourra jamais mener à Dieu

Nous ne devons pas être surpris de constater les conséquences de ce choix sur le plan spirituel. Si l'utile est la valeur fondamentale, cela ferme le chemin au vrai, au beau, au juste – qui sont des valeurs gratuites. La question « À quoi ça sert ? » ne pourra jamais mener à Dieu. Par la promotion de l'utilité au titre de valeur phare, l'homme se met en fait au niveau des choses, car « là où est ton trésor, là est ton cœur ». Et les hommes qui se croient libres (on est libre, voyons, puisqu'on a renversé les vieilles croyances !) sont en réalité soumis à la dictature molle des besoins.

A propos de cette dernière formule, un psychanalyste m'a écrit ceci : « J'entérine sans peine ce que vous nommez fort justement 'la dictature molle des besoins'. Et, même si je suis en alerte devant la catégorie de 'spirituel' (il n'est pas le seul aujourd'hui ! On est surpris de voir le nombre de personnes, en France, qui sont mises en état de malaise par le simple énoncé du mot 'spirituel'), là aussi je vous rejoins quand vous appelez à un sursaut »... On le voit, bien qu'il ait comme la plupart de ses contemporains l'épiderme sensible vis-à-vis du vocabulaire, cet homme se place tout de même dans une perspective spirituelle, comme si une vieille nostalgie existait toujours...

Nous avons évoqué l'importance du discernement. S'il est si nécessaire aujourd'hui, c'est qu'il est possible aux marchands, avec la caution des économistes, de transformer les désirs en besoins.

L'homme est un être de désir. Et heureusement ! C'est bien à partir du désir qu'on se met en marche vers une étoile, que ce soit celle de Bethléem ou celle de Compostelle. Il est dit dans le livre de l'Apocalypse : « L'homme de désir recevra l'eau de la vie, gratuitement... ». Quand ce désir s'éteint, le sel s'affadit, la lumière s'éteint dans le regard, et l'homme se recourbe sur un horizon terrestre et matériel, comme ce riche dont parle l'évangéliste Luc : « Il mourut et on l'enterra ». Mais les marchands sont habiles pour faire passer les hommes du désir aux besoins. On expliquera au « consommateur-cible » qu'il n'est qu'à un doigt du bonheur. Il ne lui manque que la deuxième télévision, qu'une télévision dans chaque pièce, que la possibilité de capter 60 chaînes, que le téléphone portable pour appeler qui il veut quand il veut, que le commerce électronique, que l'accès à Internet, etc... C'est ainsi que l'homme devient un être de convoitise. On se rappelle le slogan de l'ère Reagan : « *Greed is good* » (la convoitise, c'est bon).

On trouve dans un roman de Dostoïevski publié en 1879 (*Les frères Karamazov*) une critique impitoyable et étonnamment actuelle de cette dérive, menée du point de vue du spirituel, de la part d'un de ses personnages, le starets Zossima : « Le monde dit : 'Tu as des besoins, satisfais-les donc, car tes droits sont les mêmes que ceux des plus grands et des plus riches. Ne crains pas de les satisfaire et multiplie-les même', voilà la doctrine actuelle du monde. C'est en cela qu'ils voient la liberté. Et à quoi donc aboutit ce droit à la multiplication des besoins ? Chez les riches, à la solitude et au suicide spirituel, chez les pauvres, à l'envie et au meurtre, car on leur a bien donné des droits, mais non encore indiqué les moyens de les satisfaire. On assure que plus on va, plus le monde s'unit, qu'il s'établit en une communauté fraternelle en réduisant les distances, en transmettant la pensée par les airs. Hélas ! Ne croyez pas à cette union des hommes. Concevant la liberté comme l'accroissement des besoins et leur prompt satisfaction, ils faussent la nature car ils font naître en eux nombre de désirs insensés et stupides, d'habitudes et d'absurdes inventions... » (et pourtant le mot gadget n'existait pas en ce temps-là...).

Dans des sociétés de croissance telles que celle dans laquelle nous vivons, il *doit* y avoir croissance annuelle de la consommation. Comme l'a relevé le plus lucide des économistes, Joseph Schumpeter (mort en 1950), « non seulement le capitalisme n'est pas stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (*Capitalisme, socialisme et démocratie*). C'est pourquoi on peut trouver dans les journaux spécialisés des titres comme celui-ci : « La frénésie de la consommation permet de doper la croissance ». Qu'est-ce qu'une économie qui a besoin de frénésie pour fonctionner ? C'est l'économie de Pinocchio. Quand Pinocchio, dans le film de Disney, arrive dans un espace peuplé d'attractions et de lumières clignotantes – tout à fait semblable aux actuelles banlieues de nos villes – il devient un âne. Ces banlieues sont laides parce qu'elles sont « consacrées tout entières à la production de l'utile », ce qui nous renvoie par contraste au mot de Dostoïevski : « la beauté sauvera le monde ». Mais à la place du monde créé par Dieu, on risque de nous imposer le *Meilleur des mondes*, où la beauté, quand elle est gratuite (celle de la nature et des paysages), n'a pas sa place...

Le détournement des désirs en besoins

Les économistes sont pour quelque chose dans ce détournement des désirs en besoins. Depuis 1870, ils attribuent une place importante à ce qu'ils appellent la loi de rareté, présentée par le prix Nobel Paul Samuelson (auteur avec William Nordhaus d'un manuel utilisé dans le monde entier, *Micro-Économie*, et qui en est à sa 14^e édition) comme « un des concepts essentiels de l'économie ». Et cet auteur poursuit : « Les économistes étudient la façon dont les biens sont produits et consommés parce que les gens veulent consommer beaucoup plus que ce qu'une économie peut produire. La conclusion se présente d'elle-même : l'homme est un animal insatiable. C'est la théorisation du « *Greed is good* ».

Ces conceptions théoriques ont, bien entendu, des incidences pratiques. Elles se présentent comme la perte du sens du long terme, le culte de l'instant présent. « À long terme, nous serons tous morts », a écrit en 1924 celui qui allait devenir *le* grand économiste du 20^e siècle, J.M. Keynes (*La réforme monétaire*). Mais, des pas supplémentaires ont été accomplis depuis lors. « Mon long terme », disait, il y a trois ans, un opérateur de la Bourse, « c'est les dix prochaines minutes ». Il s'agit là bien sûr d'un comportement ancien, déjà stigmatisé dans la Bible (« Mangeons et buvons, car demain nous mourrons »). La nouveauté est qu'il se trouve sanctionné par des hommes qui disent s'exprimer au nom de la science, ce qui peut impressionner ceux qui attribuent aujourd'hui à ladite science la faculté de fournir les réponses à la place des instances spirituelles, dévalorisées. Cela nous fait penser à ce qu'écrivait naguère le poète Jean Cocteau : « Pour employer le langage des enfants : 'Dieu nous laisse jouer avec

ses affaires'. La science en résulte. Mais il y a aussi des enfants mal élevés qui peuvent se mordre les doigts » (*Lettre à Jacques Maritain*).

On ne saurait trop insister sur le lien qui existe entre cette focalisation sur l'instant présent et la perte du sens du spirituel. Tocqueville l'a établi, il y a plus de 150 ans : « Aussitôt que [*les hommes*] ont perdu l'usage de placer leurs principales espérances à long terme, ils sont naturellement portés à vouloir réaliser sans retard leurs moindres désirs, et il semble que du moment où ils désespèrent de vivre une éternité, ils sont disposés à agir comme s'ils ne devaient exister qu'un seul jour (*De la démocratie en Amérique*). Et Henri Bergson pensait que si les hommes croyaient véritablement à l'éternité, le plaisir serait éclipsé par la joie... (*Les deux sources de la morale et de la religion*). Qu'un monde sans éternité soit aussi un monde de l'instant présent, cela est parfaitement illustré par le titre d'un livre de François de Closets : *Toujours plus*. Le chroniqueur économique Erik Izraelewicz a surenchéri, en intitulant un de ses articles : *Tout, tout de suite*.

Dans le même sens, nous pouvons citer l'analyse du psychanalyste américain Erich Fromm (*The art of loving*) : « Si les conceptions de Freud sont devenues si populaires au cours de la période qui a suivi la première guerre mondiale, c'est à cause des changements qui s'étaient alors produits dans l'esprit du capitalisme. L'accent a été mis désormais sur la dépense et non plus sur l'épargne. [*On est passé*] du renoncement volontaire (*self-frustration*), perçu comme le moyen de réussir dans le domaine économique, à la consommation, présentée comme constituant la base d'un marché s'élargissant sans cesse... Ne différer la satisfaction d'aucun désir, cela devint la tendance principale, aussi bien dans la sphère du sexe que dans celle de la consommation matérielle ».

Que faire dans le désert ?

Il y a cependant des degrés dans la régression spirituelle. Depuis environ deux décennies, on a vu se développer parmi les économistes un courant dit de « l'économie généralisée ». Pour les auteurs de ce courant, tout relève de l'économie parce que tout est rare. C'est ce qu'ils nomment le principe d'« économicité ». Écoutons l'un d'entre eux, Henri Lepage. Puisque tout est rare, il y a « nécessairement *choix*, et rien n'est gratuit. Il n'y a pas un objet qui soit gratuit. Mais il n'y a pas non plus une activité, une décision qui le soient. Du fait que nous ne pouvons pas faire deux choses à la fois » (quelle profondeur, tout de même !) « tout acte, toute décision, toute activité humaine impliquant l'usage du temps comporte un coût qui est le montant des satisfactions alternatives qu'une autre décision, un autre usage de notre temps et de nos ressources [...] nous aurait rapporté » (*Demain le libéralisme*).

On doit se montrer attentif au choix des mots. « Rapporté », dit l'auteur, et non « apporté ». Il ne s'agit pas là d'un lapsus involontaire, mais de la thèse centrale : tout *doit* rapporter ; le calcul *doit* entrer dans la sphère privée, celle des relations affectives en particulier. De ce point de départ va découler tout naturellement la définition du mariage, présenté comme « l'association volontaire d'un homme et d'une femme pour exploiter leurs différences et leurs similitudes en maximisant conjointement leurs ressources de plein temps par l'intermédiaire d'un contrat de mariage pour obtenir un bien-être supérieur à ce qu'ils pourraient produire chacun séparément ». Voilà comment on arrive à éteindre spontanément et désintéressement. Il n'est pas possible en effet d'être plus plat, plus utilitaire, plus matérialiste et plus réducteur.

Que faire dans ce désert spirituel, dans ce climat où l'on étouffe ? On invitera d'abord à s'offrir le temps du rire libérateur et salvateur, comme nous y invite René Passet dans *Une économie de rêve*, à travers le conte du mariage de Maxime. Après quoi, on recommandera de pratiquer avec beaucoup de vigilance – surtout s'il s'agit d'un étudiant en économie – le

nécessaire discernement des esprits. On n'est pas forcé, en effet, de transformer notre discipline en leçon de choses, ni de la rendre à l'apprentissage de techniques qui laisseraient de côté à la fois l'esprit et le cœur. Certes, la tâche de réaliser le bonheur des hommes ne relève pas des économistes (bien que certains d'entre eux, emportés par leur enthousiasme keynésien au moment des « Trente glorieuses », se seraient volontiers chargés de le promouvoir). Mais un économiste ayant le sens du spirituel peut ajouter à sa discipline une véritable *profondeur de champ*. L'économie n'est pas faite pour embrasser la totalité de la vie humaine, elle doit faire sa place à *ce qui ne rapporte rien*, comme Joseph Schumpeter l'a brillamment montré naguère (*Capitalisme, socialisme et démocratie*), elle ne doit pas non plus s'enfermer sur un horizon trop court. Ce que nous devons remettre un jour à nos arrière-petits-enfants, ce n'est pas une immense décharge, mais une planète en état de reproduire la vie. Il s'agit en quelque sorte de promouvoir une économie *partialisée*.

La mondialisation effrénée

Il est facile d'observer aujourd'hui le poids croissant des *mouvements financiers* dans la vie économique (au niveau mondial, ils atteignent quotidiennement 60 fois le montant des échanges de biens et services). La déréglementation, l'abolition des contrôles des changes nationaux, a fait surgir un marché mondial des capitaux qui n'est régulé par personne. On voit des institutions disposant de réserves importantes se porter massivement sur des marchés supposés « émergents » ou porteurs, et les quitter brusquement à la première alerte, ou même à la première anticipation de baisse des taux. On les voit participer au gouvernement des entreprises et imposer des décisions favorisant les actionnaires au détriment de l'emploi. On a vu des spéculateurs heureux faire tomber une monnaie (la livre) qu'ils devinaient surévaluée. On a vu en 1998 un fonds spéculatif mettre en péril la plus grande place financière du monde (celle de New York) à la suite d'engagements imprudents sur le rouble. On a vu en 1999 la bourse de Paris monter de 40 % alors que l'économie réelle ne progressait que d'environ 3 % : ici le signe se déconnecte de la réalité, et dans ces conditions l'expression – couramment employée aujourd'hui dans les milieux boursiers – de *création de valeur* perd tout sens intelligible.

Tout cela conduit à une grande fragilité de l'économie financière. Les petits porteurs, qu'on a attirés à la Bourse en jouant sur le ressort de la convoitise, peuvent y enregistrer des pertes sévères. Car l'univers de la finance contemporaine est particulièrement volatile. Il a suffi qu'en décembre 1996 Alan Greenspan parle de « l'exubérance irrationnelle » de la Bourse pour qu'aussitôt les marchés plongent (- 4% en Angleterre et en Allemagne, - 3,2% au Japon). Mais, au-delà de ceux qui ont risqué leur argent (en croyant éviter le risque) ces dérives conduisent à une mise en péril de tous, y compris de ceux qui n'ont jamais participé aux activités boursières et trouvent absurde d'utiliser le mot « travailler » à propos de l'argent. Les hommes sont plus solidaires qu'ils ne le croient...

Les choses vont-elles mieux quand on passe au domaine de *l'économie réelle* (la production, la productivité, l'emploi, la croissance) ? Hélas, non.

Pour rester dans la perspective qui est la nôtre, on commencera par dénoncer la confusion qui est couramment faite aujourd'hui entre dépense et richesse. Toute dépense, quelle qu'en soit la nature (« la science économique est neutre à l'égard des fins ») est censée augmenter la richesse nationale et participer à la croissance. C'est ainsi que le négatif (accidents de voiture, cancers, etc...) – évalué par la comptabilité nationale sur la base des dépenses qu'il génère – devient positif, se trouvant ainsi intégré à la « croissance ». Cette croissance elle-même, et le chiffre par lequel on l'exprime chaque année, sont devenus en quelque sorte des impératifs catégoriques auxquels on est convenu de subordonner tout ce qui n'est pas mesurable : la

pureté des nappes phréatiques et des cours d'eau, la qualité de l'air, le maintien de la biodiversité.

Les idoles des temps modernes

La productivité est un autre outil utilisé quotidiennement par les économistes, correspondant au rapport de la production à la main d'œuvre employée. Il se trouve que la productivité mène tout droit au productivisme. C'est au nom de la productivité que les campagnes françaises ont perdu des millions de travailleurs depuis cinquante ans, et que la superficie moyenne des exploitations agricoles ne cesse de s'accroître. Toujours au nom de la productivité, les ouvriers d'industrie sont invités aujourd'hui à produire en 35 heures hebdomadaires autant qu'ils produisaient auparavant en 39...

Si on se place sur le plan spirituel, on découvre la présence d'un contraste frappant. D'un côté, on a le livre de la Genèse, qui montre Dieu plaçant l'homme au centre d'un jardin, comme son intendant, et venant visiter ce jardin « à la brise du jour ». Nous est ici décrite une atmosphère dans laquelle, pour reprendre les mots de Georges Friedmann, le « savoir utiliser » coexiste avec le « savoir sympathiser » (*Où va le travail humain ?*). À ce rapport de coexistence et de distance maintenue vis-à-vis des choses (puisque la vie dans le jardin impliquait la pratique du jeûne) va se substituer à une époque proche de la nôtre un rapport de domination et de possession. Il est exprimé par la fameuse phrase de Descartes, au 17^e siècle : « L'homme est maître et possesseur de la nature », cette profession de foi qui ouvre ce que nos manuels d'histoire appellent les temps modernes. Mais nous savons désormais que les temps modernes de l'histoire européenne conduisent tout droit aux *Temps modernes* de Chaplin : l'homme soumis à la technique et écrasé par celle-ci, parce qu'il a transformé ses outils en idoles. On sait que les idoles réclament des sacrifices humains. Les prophètes l'ont suffisamment dit, l'homme ne doit jamais adorer les *sculptilia*, les œuvres de ses mains.

On ne peut signaler que brièvement d'autres signes de dégradation spirituelle apparaissant soit dans le vocabulaire utilisé en économie, soit dans l'évolution de la vie économique elle-même. Le terme d'*employabilité*, par exemple, signifiant que ne peuvent être employés que ceux qui sont *employables*, introduit dans le domaine de l'emploi la sélection et la barrière à l'entrée. L'inégalité progresse, alors qu'on lit dans le livre d'Isaïe : « Que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissées... ». Tout cela débouche sur un constat de décomposition sociale, sur la vision d'un monde ayant perdu sa référence organique, voué à la fois à la solitude et à l'insécurité.

Retrouver le regard et la voix des prophètes

Reste à se demander quelles sont les réponses possibles au défi proposé à notre temps. On en dénombrera trois.

La réponse de l'éthique. Elle est vague. Il vaudrait d'ailleurs mieux dire : les réponses de l'éthique, car ceux qui s'expriment au sein de comités nationaux d'éthique ont des opinions très diverses sur les questions disputées du moment. On se contentera de mentionner deux points litigieux, sur lesquels il n'est pas besoin d'insister : 1) A quel moment un « objet utérin » non identifié devient-il un être vivant ? 2) Faut-il autoriser à l'école le foulard dit islamique ? En fait, l'éthique varie selon les époques, les pays, l'évolution des mœurs et des majorités politiques. Dans le domaine du placement financier, les « fonds éthiques » se contentent d'extraire « le meilleur du pire » (*best of the worst compromises*, disent les Britanniques) en excluant les sociétés liées au jeu, à la drogue et au commerce des armes ; ils ne sont pas en mesure de nous faire passer à un capitalisme d'un nouveau type. Quant aux tentatives faites pour

« humaniser la guerre », mieux vaut ne pas parler de leur efficacité à tous ceux qui ont vu la manière dont se sont déroulés les conflits du 20^e siècle.

La réponse militante. Elle est nécessaire. En France, le mouvement ATTAC (Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens) milite pour l'introduction de la taxe Tobin. Il s'agit d'instituer un prélèvement très faible (0,1 à 0,5%) sur toute transaction faisant intervenir des devises (dont la majorité est constituée d'allers-retours spéculatifs d'une durée très courte). Associé à d'autres groupes issus du monde entier, ce mouvement combat — à travers des manifestations spectaculaires — contre l'entrée de toute la vie humaine dans l'économie marchande, et notamment contre la brevetabilité du vivant. Ses animateurs sont conduits parfois à exprimer ce qu'ils combattent, sous la forme raccourcie suivante : « le fric valeur suprême, et les hommes pour le servir ».

On est ici au seuil de *la réponse du spirituel*. Celle-ci consiste en effet à retrouver le regard et la voix des prophètes (qui d'ailleurs ne s'est jamais complètement tue au cours de l'histoire des hommes) pour repérer et signaler les idoles que les hommes prennent pour des dieux. Bien entendu, celui qui profère ce message spirituel ne sera crédible que s'il croit ce qu'il dit, et donc s'il est attentif à mener le combat intérieur contre la convoitise et la volonté de puissance, auxquelles il est sujet tout comme les autres. Lui aussi, lui surtout, doit dire à chaque liturgie : « Tu es venu au monde pour sauver les pécheurs, *dont je suis le premier* » et penser en permanence : il y a quelqu'un derrière moi qui est plus grand que moi.

Pour terminer, et parce que ce qui va sans dire va encore mieux en le disant, on précisera qu'un authentique sens du spirituel peut se trouver chez des incroyants. Citons seulement l'un d'entre eux, le sociologue Georges Friedmann, écrivant dans son livre-testament : « Si l'homme [*ne*] répond plus que rarement au modèle de l'*homo œconomicus* [...], ce n'est point qu'il l'ait dépassé : mais il est [...] devenu [...] un *homo technicus*, je veux dire un homme fou de technique, à la fois très puissant et en plein désarroi. Ses forces spirituelles, sauf dans des cas exceptionnels, ne sont qu'à l'état de possibles, et pourtant elles seules peuvent le sauver en l'aidant à maîtriser son nouveau milieu et à se libérer » (*La puissance et la sagesse*).

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN

SOP mensuel SOP + Suppléments

France	215 F	430 F
Autres pays	240 F	550 F

Commission paritaire : 56935

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande
